

ROSMERSHOLM

**REVUE
DE
PRESSE**



Comédie dramatique de **Henrik Ibsen**, mise en scène de **Julie Timmerman**, avec **Marc Berman**, **Marc Brunet**, **Xavier de Guillebon**, **Dominique Jayr**, **Philippe Risler** et **Julie Timmerman**.

Pour une de ses premières mises en scène, la comédienne **Julie Timmerman** ne verse pas dans la facilité en choisissant une pièce magistrale de **Henrik Ibsen**.

Dans "**Rosmersholm**", avec une redoutable efficacité tant dramaturgique que rhétorique, l'auteur norvégien traite simultanément, par l'usage du réalisme dialectique et avec pour levier le

processus de dévoilement, des enjeux du débat idéologique entre le conservatisme et le radicalisme démocratique et une tragédie intime qui brasse les thématiques du déterminisme familial, du péché et de la culpabilité conduisant inexorablement à l'expiation et du voir de l'amour absolu détaché des contingences humaines.

Dotée d'un caractère déterminé et bien décidée à prendre sa revanche sur la vie, **Rebekka**, une jeune femme plébéienne au passé trouble et aux idées progressistes, archétype de l'aventurière du 19ème siècle et préfiguration de la femme émancipée du 20ème siècle, s'impose à **Rosmersholm**, la demeure des **Rosmer**, dynastie aristocratique de pasteurs et de grands commis de l'Etat, devenue le bastion du conservatisme dans une société puritaine inféodée aux préceptes moraux rigoristes et à l'intégrisme du dogme religieux.

Elle aspire à dynamiter l'ordre social non seulement en s'élevant dans l'échelle social par la voie du mariage avec le maître de maison après avoir poussé au suicide son épouse affectée par sa stérilité mais également en provoquant la conversion politique du dernier des **Rosmersholm**.

Mais c'est sans compter sur l'atmosphère délétère de cette demeure dans laquelle les morts s'accrochent aux vivants comme leurs portraits en phagocytent les murs et sur laquelle plane la mort symbolisée par un cheval blanc, et la virulence de ceux qui détiennent le pouvoir et pour qui le combat vise à la déconsidération publique de leurs opposants.

N'oeuvrant ni dans la contextualisation ni dans l'adaptation, **Julie Timmerman** livre une proposition maîtrisée et rigoureuse, fidèle à l'esprit, à la lettre et à la beauté du verbe ibsenien pour lequel chaque mot est porteur de sens, tel qu'il ressort de la traduction émérite de **Eloi Recoing**, et donc à l'oeuvre originale dont la pertinence et la modernité ont traversé le siècle.

Le drame se déroule dans un décor unique conçu par **Clémence Kasémi**, un intérieur aux murs constitués de panneaux pivotants à double face, un côté blanc évoquant l'avenir possible comme une page blanche à écrire, un côté représentant les portraits de famille, vision écrasante des ancêtres qui vont transformer l'espace en chambre d'écho des morts.

La mise en scène de **Julie Timmerman** est rigoureuse, alors même qu'elle s'est distribuée dans le rôle principal qu'au demeurant elle tient d'excellente manière avec une belle intensité de jeu qui rend compte de la tension intérieure du personnage soumis à la loi du destin, à la contamination par l'esprit des **Rosmers** qui ennoblit mais tue le bonheur et à l'amour qui l'a conduit au renoncement.

Et elle a réuni une belle et judicieuse distribution qui porte parfaitement la partition. **Dominique Jayr** traduit bien la fausse ingénuité du personnel ancillaire témoin impassible des drames.

Belle composition également pour **Marc Berman**, l'ex-précepteur qui doit faire le deuil de ses idéaux politiques, **Philippe Risler**, ancien instituteur mis au ban de la société pour sa liaison avec une femme mariée reconverti en journaliste virulent et sans scrupules et **Marc Brunet** dans le rôle du proviseur **Kroll** archétype du réactionnaire pourfendeur de la démocratie populaire.



Enfin, **Xavier de Guillebon** prête son physique ascétique et son talent au dernier des **Rosmer** qui connaît un revirement symétrique à celui de **Rebekka**, l'homme timoré victime de son hérité et de son éducation élitiste devenant un idéaliste exalté qui veut faire de tous les hommes des aristocrates en libérant les esprits et purifiant les volontés.

Les parti pris de **Julie Timmerman** pour un jeu très tenu et en costumes sont assumés et cohérents. Le théâtre d'Ibsen est un théâtre des ténèbres intérieures et les passions, qui ne donnent jamais lieu à d'exubérantes démonstrations, consomment de l'intérieur, sous les corsets et les cols durs.

Plus
Jeudi 13 février 2014

« Rosmersholm », de Henrik Ibsen (critique), Théâtre de l'Opprimé à Paris

Le défi Ibsen

Par Florent Coudeyrat
Les Trois Coups.com

On n'a jamais trop de Ibsen. Alors, lorsqu'une petite compagnie ose monter « Rosmersholm » avec des comédiens à la hauteur du défi, on accoure !



« Rosmersholm » | Lot

La Norvège l'indique fièrement sur le site de son ambassade : Ibsen serait l'auteur dramatique le plus joué au monde après Shakespeare. On a pu aisément le vérifier à Paris en 2010 avec pas moins de quatre mises en scène différentes de son chef-d'œuvre *Une maison de poupée*, tandis que les dernières saisons ont été animées par deux amoureux de son œuvre, Thomas Ostermeier et Stéphan Braunschweig (1). Au-delà de ces deux directeurs de théâtres nationaux et leurs moyens importants, les petites compagnies se confrontent rarement au géant Ibsen. Un défi que la compagnie Idiomécanic Théâtre relève cette année, avec la complicité du Théâtre de l'Opprimé et des petites scènes qui accueilleront ensuite le spectacle.

Aborder l'œuvre de l'auteur norvégien nécessite des comédiens aguerris, capables d'interpréter les infinies nuances de ce théâtre réaliste où les personnages en lutte jonglent avec les difficultés à agir selon leurs idéaux, et s'empêtrent dans des rôles et marqueurs sociaux dont ils peinent à se défaire. Œuvre de la maturité, *Rosmersholm* confronte un homme bien né, l'ancien pasteur Rosmer, avec le déterminisme de ses origines. Comment échapper à la route toute tracée de l'héritier censé défendre son statut social éminent ? Comment accéder à la conscience individuelle libérée des entraves du conformisme ? Comme souvent chez Ibsen, c'est un intrus qui va patiemment chambouler l'ordre établi en charmant un à un tous les habitants de la demeure de *Rosmersholm*.

Les hantises liées à la demeure ancestrale

Amie de la défunte femme de Rosmer dont le suicide hante les esprits, l'*énigmatique* Rebekka West va remplir ce rôle avec une détermination implacable. En quatre actes savamment dosés, Ibsen instaure un véritable suspens basé sur les révélations progressives des intentions des différents protagonistes, au premier rang desquels Mme West. La mise en scène de Julie Timmerman, sobre compte tenu des petits moyens dont elle dispose, insiste sur les hantises liées à la demeure ancestrale au moyen de nombreux portraits des ancêtres qui finiront progressivement par envahir toute la scène. Comme un symbole de l'influence des traditions dont Rosmer ne parvient finalement pas à se défaire complètement.

Les courtes vidéos entre les actes imposent la figure redondante du cheval blanc (2) qui confronte les personnages à leur besoin de surnaturel et d'inexplicable. Un alibi qui leur permet de camoufler leurs renoncements, de mettre de côté ce passé qui ne passe pas, particulièrement cette morte qui hante toute possibilité d'action véritable. Si la mise en scène a un peu de mal à animer un premier acte assez statique, elle prend de l'épaisseur avec la conduite du drame. Dans le rôle de Rebekka West, Julie Timmerman compose une jeune fille pénétrante et sûre d'elle, vibrante et fiévreuse quand viennent les révélations gênantes. Et ce même si l'on est moins convaincu par son expression corporelle, aux accents parfois outrés.

Des seconds rôles épatants

À ses côtés, Xavier de Guillebon compose un évanescent Johannes Rosmer, parfaitement en phase avec le rôle, mais dont on aurait aimé davantage d'emphase dans les quelques passages où son personnage cède à l'exaltation naïve et lyrique. L'impeccable Marc Brunet (Kroll) se montre égal à lui-même, solide et convaincant, mais aussi un rien monolithique dans une technique trop maîtrisée. On préfère de loin les interprétations plus nuancées des seconds rôles, tous parfaits. Philippe Risler impressionne par sa composition glaciale d'où pointe toute la perversité du redoutable Mortensgaard, tandis que Marc Berman éclaire de son regard malicieux et de l'audace de son phrasé un truculent Brendel.

Nous finirons par la délicate Dominique Jayr, qui donne à son rôle de servante une dimension à la hauteur du propos. De sa voix grave aux florissantes subtilités, elle rappelle que jamais les Rosmer ne crient ni ne rient. Calme et posée, c'est bien elle, en observatrice fidèle des passions qui déchirent *Rosmersholm*, qui garde les clés de la demeure et conclut le drame par un cri. Celui de l'observatrice silencieuse qui, déjà, avait commencé à douter de son maître. ¶

Florent Coudeyrat

(1) *Une maison de poupée*, *Solness le Constructeur*, *Hedda Gabler*, *John Gabriel Borkman*, *Un ennemi du peuple* ou encore *les Revenants* pour Ostermeier, tandis que Braunschweig a présenté à La Colline *Une maison de poupée* et *Rosmersholm* en 2009, et *le Canard sauvage* cette année.

(2) La pièce a failli s'appeler *Chevaux blancs*.

Rosmersholm, de Henrik Ibsen

Rosmersholm, c'est quoi, cette pièce?

L'EXPRESS
CULTURE

Par [Laurence Liban](#), publié le 10/02/2014 à 14:21

Mise en scène avec brio par Julie Timmerman, cette oeuvre d'Ibsen confronte ses personnages au concept de l'idéal.



Rosmersholm, de Henrik Ibsen, au théâtre de l'Opprimé, jusqu'au 16 février, puis en tournée.

LOT

1. Une superbe leçon de philo

Une fois de plus, Ibsen creuse la question de l'idéal, écrasant ce concept si difficile à manier, et montre combien il est difficile de changer de vie, combien est lourd le passé et grand son pouvoir sur le présent.

2. Une histoire d'amour, de jalousie et de vie gâchée

Celle que vivent un pasteur et la dame de compagnie de sa femme, suicidée un an auparavant. Leur idéal d'une vie tournée vers la transformation de la société se heurtera au conformisme moral et politique de leur époque. Ainsi qu'à leur propre sentiment de culpabilité.

3. Du beau théâtre d'acteurs

Menée par la jeune Julie Timmerman, cette première grande mise en scène se révèle prometteuse. Netteté du trait, clarté des enjeux, Ibsen est bien servi sous les portraits d'une étouffante famille.

Rosmersholm, de Henrik Ibsen. Théâtre de l'Opprimé, Paris (XIIe). Jusqu'au 16 février, puis en tournée.

L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

L'HUMANITÉ . LUNDI 3 FÉVRIER 2014 . N° 21350 . 1,50 €

LA CHRONIQUE

THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Julie Timmerman propose, de la pièce d'Ibsen, *Rosmersholm* (1886), une version talentueuse dans laquelle elle est Rebekka, celle par qui le scandale arrive dans un patelin scandinave à l'heure des premières revendications de liberté (2). C'est joué fin (Marc Brunet, Xavier de Guillebon, Philippe Risler, Dominique Jayr, Marc Berman, épatant en intellectuel déjeté) dans une scénographie (Clémence Kazémi) où les portraits des ancêtres pivotent au mur. Le texte français d'Éloi Recoing (Actes Sud-Papiers) trouve son plein-emploi dans cet appareil sobre, où les partenaires du drame puritain secoués par le désir se détachent en relief, chacun à sa façon, dans la plus honnête rigueur de comportement. L'image d'un cheval projeté en vidéo est le seul luxe « moderne », dans ces âpres affaires d'une famille dûment hantée par le péché.

(2) Vu en avant-première à l'Écam au Kremlin-Bicêtre, le spectacle sera au Théâtre de l'Opprimé (5-16 février), puis à Vernouillet (20 et 21), à Fontenay en Scènes (6 et 7 mars) et à Vitry (12-15 mars).

LES LENDEMAINS DE LA GÉNÉRALE

Un blog de Laurence Liban, Danse, théâtre et délires accessoires...



Un Canard sauvage et magnifique / Stéphane Braunschweig et sa troupe sont en accord parfait avec l'esprit et la lettre d'Ibsen

le 22 janvier 2014 11H34 | par

[laurence liban](#)



Le Canard sauvage de Henrik Ibsen

Théâtre de La Colline, Paris (XXè) jusqu'au 15 février puis en tournée à Lorient (26 et 27/02) et à Dijon (15-19/04).

Saisi par le démon de la transparence, Gregers Werle, fils de famille shooté à l'idéal, dévoile à son ami Hjalmar les mensonges sur lesquels repose le bonheur de son foyer. Et le détruit en toute bonne conscience. [Envisageant cette pièce avec une coupante clarté](#), Stéphane Braunschweig fait entendre toutes les nuances de la pièce, y compris ses pointes de dérision. Le mouvement est large, l'émotion contenue. Tout se joue dans l'atelier du photographe, vaste espace de bois clair comme le bonheur, et le grenier, où l'enfant du couple soigne un canard blessé, grenier ici élargi aux dimensions de la nature, à la fois forêt mystérieuse et profondeurs maritimes.

Il n'y a qu'à se laisser entraîner dans cette effroyable histoire d'hommes et de femmes pris par la tourmente. Et admirer le jeu des comédiens : Rodolphe Congé, faible, touchant, affolé comme une boussole peut l'être ; Chloé Réjon/Gina, dans un retrait lumineux, une fermeté d'âme qui ne se laisse pas entamer, à moins que n'entre dans cette attitude la certitude que son mari lui reviendra, ou qu'elle ne prenne pas la mesure de la catastrophe, ou tout cela à la fois ; Christophe Brault, brutal, efficace et cynique ; Luce Mouchel, si drôle en femme de tête ; la jeune Suzanne Aubert, nette et claire ; Charlie Nelson, un régal. Jean-Marie Winling, toujours savoureux et subtil...

Quant à Claude Duparfait, le corps déjeté, une épaule plus haute que l'autre, le bras pendant comme un appendice étranger, il m'évoque un établi marqué par l'usage ... De fait, la vie d'acteur de Claude Duparfait peut s'envisager comme un seul et unique rôle aux multiples facettes. Ici, il est encore un peu Tartuffe (mais un Tartuffe qui s'ignore), et encore, aussi, le porte-parole de Thomas Bernhard dans *Les Arbres à abattre*. D'ailleurs, il a gardé le col roulé de ces deux personnages, et même le fauteuil à oreillettes du dernier. On peut imaginer que ces marques du temps et de l'oeuvre vont se creuser davantage dans son corps, comme un fauteuil dans lequel on est confortable.

Bref, avec cette nouvelle mise en scène, nos attentes sont comblées, dépassées. On part avec des images fantastiques et des sensations fortes. Et un parfum de catastrophe envoûtant.

[J'en profite pour signaler la belle mise en scène de Rosmersholm, d'Ibsen, par Julie Timmerman](#), jeune comédienne qui n'a pas froid aux yeux. Dans cette pièce, Ibsen, une fois de plus, creuse la question de l'idéal, cet écrasant concept si difficile à manier. Il montre aussi combien il est difficile de changer de vie, combien est lourd le passé et grand son pouvoir sur le présent.

L'histoire est celle d'un pasteur dont la femme, réputée déséquilibrée, s'est suicidée. Avec la (jeune) dame de compagnie de celle-ci, il mène une vie consacrée à l'étude et fondée sur un nouvel idéal de vie : émanciper le peuple et lui apporter connaissance et bonheur. S'étant « libéré » de sa foi chrétienne et des cercles conservateurs locaux, il entend mettre en pratique son grand oeuvre, main dans la main avec la jeune femme. Mais le passé est là, avec ses casseroles... Pourquoi l'épouse s'est-elle suicidée? Était-elle si folle? Qui est vraiment cette dame de compagnie?

Aussi pessimiste (lucide?), voire désespéré qu'à son habitude, Ibsen montre l'impossibilité du changement dans une société gangrénée. Même les meilleurs doivent renoncer. Fauteur de trouble dans *Le Canard sauvage*, l'Idéal, avec une majuscule, est cette fois envisagé comme une notion écrasante pour l'homme, un coup de vent dans une vie, qui l'élève et le rabat brutalement pour lui mettre le nez dans la boue. Bref, un explosif à ne pas mettre entre toutes les mains.

Faite de panneaux pivotants à double face _un côté blanc, l'autre représentant un portrait de famille, la scénographie illustre en beauté l'aspect étouffant, voire menaçant de la dynastie familiale. Les comédiens, en costumes d'époque, portent le texte avec fermeté. On aime particulièrement le jeu intense de Julie Timmermann, la folie de Marc Berman et la fragilité de Xavier de Guillebon. Dominique Jayr est une servante pleine de finesse. Marc Brunet offre une composition très convaincante du conservateur Kroll, tout comme Philippe Risler, cynique à souhait.

Ce spectacle intelligent pose bien les enjeux. Les amateurs d'Ibsen sont gâtés cet hiver.

A voir le 24 à à Orly, du 5 au 16 février au théâtre de l'Opprimé à Paris, les 20 et 21 février à Vernouillet, les 6 et 7 mars à Fontenay-sous-Bois, du 12 au 15 mars à Vitry-sur-scène.

Rosmersholm

Posté dans 8 février, 2014 dans critique.

Rosmersholm, d'Henrick Ibsen, texte français d'Eloi Recoing, mise en scène de Julie Timmerman



À première vue, c'est une maison paisible, pleine de fleurs, mais aussi un peu mélancolique, avec le portrait d'une femme sévère.

C'est celui de Beate, l'épouse suicidée de Johannes Rosmer. Tout est déjà dans cette première image : la vie et la mort, l'élan et ce qui le freine, vont se mesurer dans le manoir ancestral. Rebekka West, la belle et saine jeune fille qui semble régner ici, incarne d'abord une belle liberté, forte et pure : oui, Rosmer et elle peuvent vivre sans trouble (apparemment) dans la même maison, heureux d'un amour à peine conscient. Jusqu'au jour où ... Même dans une tragédie intime, intérieure, il faut un élément déclencheur. Il va d'abord prendre la figure du proviseur Kroll, venu demander à Rosmer de soutenir son journal d'ordre moral, lequel est scandalisé par l'appel de la liberté qu'il sent chez son beau-frère.

Ensuite, ce sera le journaliste véreux Mortensgaard, et le chantage qu'il tente d'exercer sur l'ancien pasteur. Cherchez la femme : la "faute" ne peut venir que de Rebekka... Et Kroll finit par la faire parler : oui, elle a poussé Beate au suicide.

Rosmer, horrifié, troublé, retourné en tous sens, finit par la défier de se tuer à son tour. La fin est digne du grand opéra : réunis par l'amour, mais empêchés de le vivre sur cette terre, ils se jettent ensemble dans le torrent du moulin. Un personnage étrange est passé par là, Brendel, l'ancien précepteur de Rosmer, devenu une sorte clochard intellectuel, riche des œuvres qu'il n'écrira jamais, mais aussi d'une perspicacité de troll : c'est lui qui a mis le doigt sur l'inéluctable.

Comme souvent chez Ibsen, cette fatalité de la faute et du malheur est tranquillement mise en doute par un personnage pleinement dans la vie. Dans *Le Canard sauvage*, c'est le docteur, ici, c'est madame Helseth, la femme de charge.

Julie Timmerman, qui joue aussi une Rebekka presque trop solide, lumineuse et opaque, maîtrise parfaitement l'affaire : avec peu de moyens, elle a conçu (avec Clémence Kasémi) une maison Rosmer à la fois minimale et maximale, où le poids des ancêtres pèse de plus en plus lourd. Elle s'est entourée d'excellents comédiens, Dominique Jayr, Marc Brunet, Xavier de Guillebon, Marc Berman, Philippe Rister, d'une belle maturité.

La pièce s'approfondit d'acte en acte, emmenée vers l'irréel, hors du temps, par le fantôme d'un cheval blanc qui passe comme l'ange annonciateur de la mort. Sur les murs mobiles du décor, les ancêtres reprennent toute la place, tout le pouvoir que la jeune fée de la liberté avait tenté de leur arracher. Mais voilà : dans le « combat des cerveaux », elle a perdu, elle s'est fait contaminer par cette maison lourde de culpabilité. Tandis que Rosmer montait vers la liberté, elle est descendue. La liberté est difficile et la "double contrainte" rend fou : seule l'exaltation de la mort permet de s'échapper.

Voilà un beau travail, classique. C'est un compliment : il n'est pas si fréquent d'arriver à cette qualité pour son troisième spectacle. Ensuite, on attendra de Julie Timmerman un point de vue d'artiste plus affirmé.

Christine Friedel

Théâtre de l'Opprimé (Paris 12^e), 01 43 45 81 20, jusqu'au 16 février, puis en tournée en Ile de France

SCOPE

FIGARO

ROSMERSHOLM



GARE AU THÉÂTRE

13, rue Pierre-Sémard,
Vitry-sur-Seine (94)

TÉL. : 01 55 53 22 26

HORAIRES : du 12 au 15 mars
à 19 h 30 ; le 15 mars à 15 h

PLACES : de 10 à 13 €

DURÉE : 2 h 15

Ce spectacle s'est donné au Théâtre de l'Opprimé et, avant Vitry, sera à l'affiche de Fontenay-en-Scènes (les 6 et 7 mars). La grande et sombre pièce d'Henrik Ibsen est donnée dans la traduction d'Eloi Recoing (Actes Sud-Papiers). Julie Timmerman, qui signe la mise en scène probe et sobre, interprète elle-même Rebekka West, face notamment à Xavier de Guillebon (Rosmer) et Marc Berman (Ulrik Brendel). Ils sont excellents, tout comme leurs camarades, Marc Brunet, Philippe Risler, Dominique Jayr. Julie Timmerman se saisit avec intelligence de la matière romanesque de cette pièce qui



LAURENCE LOT/GARE AU THÉÂTRE

Julie Timmerman met en scène la fascinante pièce d'Ibsen et interprète elle-même la mystérieuse Rebekka West.

a quelque chose d'hitchcockien par le mystère qui pèse sur tous les êtres, les sentiments inavoués, les calculs. Le passé apparaît ici sous la forme d'une galerie de portraits pesante et la peur se cristallise dans les images vidéo des chevaux. Du beau théâtre, sans moyens dispendieux. Une histoire terrible et belle. ■

A. H.

IL EST TEMPS DE RESERVER

> État de siège

Charlotte Rondelez signe la mise en scène de la pièce d'Albert Camus... La peste entre dans la ville. Théâtre véritable et questions existentielles. Poche-Montparnasse, tél. : 01 45 44 50 21.

> Caprices

Béatrice Agenin, ancienne sociétaire de la Comédie-Française et excellente metteur en scène, s'inspire de Musset et dirige une belle troupe. Béliers Parisiens, tél. : 01 42 62 35 0

Rosmersholm d'Ibsen



Pas simple de monter *Rosmersholm*, où Ibsen entremêle le tableau social et les grands débats philosophiques et poétiques. Mais Julie Timmerman a bien raison de s'y intéresser, après Stéphane Braunschweig, car c'est l'une des pièces les plus aiguës et resserrées de l'auteur. Dans la ville de Rosmersholm, un ancien pasteur et une jeune garde-malade sont unis par l'amour et par une recherche spirituelle liée au courant révolutionnaire qui agite l'Europe au cours des années 1880 (*Rosmersholm* a été publié en 1886). Ils deviennent vite scandaleux. Les conservateurs font pression sur eux, multiplient les rumeurs. Le couple, fou d'absolu, ne pourra supporter la cruauté de la vie réelle.

Julie Timmerman place l'action dans un cadre moderne et ancien à la fois : galeries de portraits d'époque sur les côtés, long écran en fond de scène où apparaît surtout l'image filmée de chevaux blancs, qui renvoient à une vie animale, mystérieuse et libre. Les personnages portent quelques traces d'aujourd'hui sur leur costume mais ce sont juste de furtifs rapprochements. On est en pleine fin du XIXe siècle, au cœur de relations corsetées où l'être humain tente d'aller au-delà des discours puritains (l'affirmation de la vertu cachant des comportements tranquillement immoraux). Xavier de Guillebon incarne l'ancien pasteur avec un juste sens de la flamme et de la braise. Julie Timmerman joue son amie d'une manière vibrante et secrètement passionnelle. Marc Brunet, dans le rôle du terrible Kroll, donne à son

personnage la force inquiétante d'un être qui représente tout le conformisme culturel d'une société. Marc Berman, Dominique Jayr et Philippe Risler dessinent fort bien également ce monde austère et mensonger.

Il y a, dans ce spectacle de Julie Timmerman, un sens rare de la vie individuelle et de la vie sociale, une mise en perspective quasi entomologique doublée d'un envol spirituel et esthétique. Les derniers spectacles tirés d'œuvres d'Ibsen que l'on a pu voir ce temps-ci, *Le Canard sauvage* par Stéphane Braunschweig, *Un ennemi du peuple* par Thomas Ostermeier, étaient plus spectaculaires, mais ce *Rosmersholm* est le plus exact, le plus renouvelé. On ne peut imaginer qu'il ne soit pas rapidement repris sur une scène importante.